

## La religion et sa pratique à Bar

Bar avait été érigé en paroisse et avait sa propre église depuis l'année 1858. Sa nombreuse population à l'époque avait rendu nécessaire cette création, l'édification d'une église et de son presbytère adjoint malgré l'opposition du curé de Bor qui voyait une partie de ses fidèles lui échapper. L'éloignement de notre village par rapport à Bor où se situait l'église paroissiale habituelle et l'accroissement de ses habitants justifiait pleinement cette décision, approuvée d'ailleurs par la Préfecture régente en la matière, la séparation de l'Eglise et de l'Etat n'étant pas encore actée à cette date. La paroisse comptait en 1887, au plus fort de son expansion, 524 habitants.

L'étymologie seule du mot paroisse pouvait expliquer le souhait des Barots d'avoir leur propre lieu de culte à proximité, ce terme provenant de la langue grecque ancienne « *par'oikia* » qui signifie tout d'abord « près de la maison » et par extension « groupement d'habitations voisines », le mot presbytère de l'adjectif comparatif « *presbutérhos* » qui désigne un personnage ancien, plus respectable et capable de plus d'autorité intellectuelle et morale sur ses concitoyens. On remarquera que la langue occitane est restée beaucoup plus proche du grec ancien par sa prononciation de « *paroquia* » pour désigner une paroisse.

La pratique religieuse était bien ancrée dans les âmes des habitants de Bar et les observations en matière de permis ou d'interdits respectés avec plus de crainte peut-être que de ferme conviction. Néanmoins, la nombreuse assistance aux divers offices prouvait une bonne adhésion au culte catholique héritée des générations précédentes.

La première immersion dans l'initiation évangélique se faisait au catéchisme. Nous le fréquentions dès l'entrée à l'école primaire, deux fois par semaine, le midi de 12 heures à 12 heures 30 environ. Nos premières années de catéchèse furent dispensées par le curé Lhaumond, jeune prêtre dynamique qui savait capter notre attention et nous motiver à l'étude des prières et leçons. Les cours se déroulaient dans la salle-basse principale de l'ancien couvent des religieuses Dominicaines et précédemment école des filles. Mais hélas, en 1956, l'évêque de Rodez supprime la cure de Bar et la rattache de nouveau, près de cent ans après, à celle de Bor. Le curé Lhaumond quitte Bar au grand désappointement de ses fidèles ; il est nommé au village tout proche de Saint-André. C'est l'abbé Vieilledent, curé de Bor, qui prend charge d'âmes de notre paroisse. Ce départ créa un traumatisme et un vide dans le village. Plus de prêtre à proximité ne pouvait être imaginable pour de nombreux et sincères pratiquants habitués à sa compagnie spirituelle, son soutien et confort moral dans les cas de besoins urgents. Au-delà de ce manque spirituel, les fidèles vécurent un changement profond et radical avec l'arrivée du nouveau prêtre. Celui-ci se montrait beaucoup plus réservé, son visage d'une maigreur ascétique dénotait une rigueur morale et spirituelle quasi monacale. Il n'avait aucun moyen de locomotion, pas de permis de conduire et aucun désir de remédier à cette situation. Pour assurer les offices à Bar on devait à tour de rôle aller le chercher, sinon il descendait à pied le « Banquet », long, pentu, caillouteux et épineux sentier de desserte qui relie les deux villages, puis reprenait son ascension toujours chaussé, été comme hiver, de gros brodequins noirs et revêtu de la soutane, habit qu'il n'abandonna jamais malgré les réformes du Concile Vatican II. Toute sa vie pastorale a été à l'image du Saint Curé d'Ars dont il évoquait souvent le souvenir et l'exemple à suivre.

Les cours de catéchisme devinrent dès lors plus austères et bien plus monotones. Fini le petit confort de la salle du couvent, chauffée en hiver et agréable en été grâce à ses fenêtres donnant sur notre vallée. Nous dûmes suivre désormais les cours sur les bancs de

l'église et tenter vaille que vaille de montrer quelque bonne volonté pour satisfaire aux exigences spirituelles de notre nouveau directeur de consciences juvéniles.

Finies également les séances de cinéma que proposait de temps en temps le curé Lhaumont le dimanche après-midi dans la salle du couvent, distraction qui avait beaucoup de succès. Il s'agissait de films en noir et blanc projetés par un appareil certes rudimentaire mais jamais en panne.

Les séances étaient gratuites et attiraient toujours beaucoup de monde car elles étaient programmées après les vêpres de 15 heures, offices qui étaient encore célébrés tous les dimanches à cette époque. C'est là que je pus voir pour la première fois un dessin animé et j'aurais bien aimé en voir à chaque séance mais mon attente fut déçue et ma frustration dura de nombreuses années dans l'espoir de pouvoir à nouveau regarder ce genre de film d'animation. Ce n'est que bien des années après, avec l'arrivée de la télévision, qu'il fut possible d'en voir, mais en de rares occasions et encore très espacées.

Comme je l'ai déjà indiqué, la religion occupait et rythmait la vie des habitants de Bar. Elle se manifestait et se rappelait aux âmes des croyants de bon matin par la sonnerie de l'Angélus à 6 heures précises. C'était notre voisin, le menuisier, Alfred Alcouffe, qui avait la charge des cloches et le plaisir de nous réveiller musicalement ! L'Angélus était une prière en latin, apprise par cœur au catéchisme, évoquant l'annonce faite à Marie par l'ange, qui commençait en ces termes : « *Angelus Domini nuntiavit Mariae* » et l'on répondait « *et concepit de Spiritu Sancto* » puis on récitait un « Ave Maria » suivi d'autres invocations entrecoupées de deux « Ave Maria » et l'oraison finale. A Bar, la sonnerie de midi servait essentiellement à indiquer l'heure du repas aux agriculteurs dans les champs ; ils n'avaient pas de montre sur eux. Les cloches tintaient encore vers 20 heures pour l'Angélus du soir, toujours au rythme des bras d'Alfred.

Je vais essayer de retracer la vie et la pratique religieuse de façon chronologique telle que nous l'avons vécue à Bar dans notre enfance.

Les mois de février ou mars, selon les années, étaient la période du Carême, moment de jeûne et d'observance plus stricte des recommandations religieuses. Il était impérativement défendu de consommer de la viande le vendredi qui était appelé « jour maigre ». Le mercredi des Cendres était le point d'orgue du Carême. A 7h30 était célébrée une messe basse à laquelle nous assistions, à jeun bien sûr pour pouvoir communier, et avant d'aller à l'école. Au cours de cette petite cérémonie le prêtre marquait au front de chaque fidèle une croix de cendres bénites en signe de pénitence et de rappel de notre condition de mortels appelés un jour à redevenir cendres et prononçant ces mots « *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris* », souviens-toi humain que tu es poussière et que tu redeviendras poussière. Et c'est porteurs de cette marque que nous rentrions à la maison pour enfin déjeuner et nous préparer pour l'école.

Cette période donnait lieu également à de petites et austères prières de recueillement à l'église, le chemin de Croix. Cérémonial pénitentiel qui se déroulait le plus souvent en fin d'après-midi et ne réunissait qu'un nombre restreint de fidèles en raison de son caractère de réflexion, de méditation, de commisération et de pardon, guidées par l'inspiration spirituelle du prêtre. Il s'arrêtait plusieurs minutes devant chacun des 14 tableaux représentant la Passion du Christ, accrochés aux deux côtés de la nef, lisait l'extrait évangélique correspondant à la scène illustrée et commençait ensuite son long commentaire spirituel et méditatif, interrompu par de longs moments de silence. Il va sans dire que ses réflexions se perdaient souvent dans les méandres de la haute théologie et de la spiritualité la plus éthérée, si bien que multipliées par 14, ces saintes et

canoniques méditations prolongeaient à n'en plus finir la durée de cette cérémonie.

La Semaine Sainte, semaine qui précède la fête de Pâques, était un grand moment de ferveur religieuse. Elle débutait par le dimanche des Rameaux commémorant l'entrée de Jésus à Jérusalem sous les acclamations de la foule. L'office religieux se déroulait en deux temps : tout d'abord par une procession dans le village. On avait, depuis la veille au soir, garni le sol de nos rues de nombreux rameaux de buis et de lauriers, décoré la croix située sur notre place d'où partait le cortège en direction de l'église. Les fidèles se rassemblaient en silence, hommes et femmes séparément, chacun tenant un rameau à la main. Commençait alors le récit de l'Évangile rappelant la montée de Jésus vers la Ville. Puis les chantres, réunis autour du prêtre, entonnaient le traditionnel « *Hosanna Filio David* » honneur au Fils de David, repris par les voix féminines, prière mélodique chantée pendant tout le parcours du cortège vers l'église. Au début de la grand-messe avait lieu l'Aspergion ou bénédiction des rameaux sur l'air du « *Asperge me Domine* » répands sur moi Seigneur ta rosée. Tout était en latin avant Concile: Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus Dei étaient chantés de vive, chevrotante, rocailleuse, presque juste voix, mais avec ferveur, par la chorale paroissiale accompagnée par un poussif harmonium tenu par Sœur Rose sa titulaire. L'église et l'autel revêtaient les décors de circonstance des grandes fêtes : les premières fleurs de saison venaient compléter les tentures dorées autour du tabernacle et de l'autel ; le prêtre lui aussi revêtait chape et chasuble de cette même couleur solennelle. La tonalité mélodique de l'office des jours de fêtes n'était pas celle des dimanches ordinaires; le traditionnel air de la « Messe des Anges » était remplacé par celui majestueux de la « Messe Royale de Dumont », les simples et répétitives invocations du « *Dominus vobiscum* », psalmodiées presque à l'unisson les temps ordinaires sur deux notes, étaient chantées sur une mélodie d'une tonalité majeure plus riche, deux tons différents appuyant et ornant les syllabes -nus et vobis-, ce qui conférait plus de solennité et de majesté à la cérémonie. Le prêtre officiait le dos tourné à ses fidèles. La messe débutait au pied des marches de l'autel par la prière introductive du « *Introibo ad altare Dei* » je vais monter jusqu'à l'autel de Dieu, auquel nous répondions « *ad Deum qui laetificat juventutem meam* » jusqu'à Dieu, ma joie et ma jeunesse. Après plusieurs versets venait ensuite le Confiteor et ses trois coupes de miséricorde que nous récitons dans un latin écorché et approximatif.

Nous avons été enfant de chœur, « clergué » en patois, du latin « *clericus* », dès notre entrée au catéchisme. Notre habit religieux était une soutane rouge recouverte d'un surplis en dentelle blanche, tenue traditionnelle d'avant Concile. Nous étions fiers, à cet âge, d'être enfants de chœur et nous mettre en valeur devant nos camarades filles reléguées au rôle de chanteuses dans la chorale. Avant chaque messe, nous remplissions les deux burettes, petits carafons en verre, l'un contenant le vin blanc, l'autre l'eau de l'ablution des mains du prêtre. On allumait les cierges autour de l'autel et pour les grandes fêtes on préparait l'encensoir en enflammant le charbon destiné à brûler l'encens. Puis nous assistions en silence à la préparation vestimentaire du prêtre pour la messe. Il faisait l'objet d'un cérémonial codifié et ponctué de prières silencieuses comme le décrit de façon précise Emile Zola dans son roman « La faute de l'abbé Mouret ». « *Il revêtait d'abord l'amict, linge fin de drap blanc dont il baisait la croix brodée au milieu, le posait un instant sur sa tête, puis le rabattait sur ses épaules et attachait les cordons autour de sa taille, le droit par dessus le gauche. Il passait ensuite l'aube, symbole de pureté, en commençant par le bras droit. Il prenait ensuite le manipule en récitant les prières consacrées, il le baisait et le passait à son bras gauche au-dessous du coude. Il croisait aussi l'étole sur sa poitrine après l'avoir également baisée et se recouvrait enfin de la chasuble aux couleurs des différents moments de l'année religieuse* », le violet, signe de pénitence était la couleur du Carême, le rouge celle de la Pentecôte ou de la célébration de la fête d'un grand martyr, le vert couleur du temps ordinaire des 24 dimanches après la Pentecôte, le bleu en l'honneur des fêtes de la Vierge Marie, l'or pour les grandes fêtes majeures Toussaint, Noël, Pâques, fête Dieu.

Dans mes souvenirs les plus anciens, les chantres prenaient place dans les stalles en bois des deux côtés du chœur de l'église; par la suite ils se tinrent sur le bas-côté droit, l'harmonium les séparant du groupe des chanteuses. Car il existait une séparation rigoureuse entre hommes et femmes à l'intérieur de l'église. Les femmes occupaient tout le devant de la nef, les hommes l'arrière, les grands bancs en bois noir des fabriciens des deux côtés de l'allée centrale faisant office de barrière.

Chacune et chacun avait sa chaise attitrée, chaise prie-Dieu pour les femmes, avec souvent leur nom inscrit. La tête recouverte d'un foulard ou d'une coiffe sobre et en adéquation avec la religion était de règle pour toutes les femmes, le rouge à lèvres ou toute autre forme de maquillage étant également rigoureusement proscrits. Ce n'est que vers le milieu des années 60, après Concile, que ces interdits ont été progressivement abandonnés pour une plus grande liberté d'expression. Dans les temps plus anciens, les fabriciens, personnes responsables des finances de la paroisse, percevaient une redevance pour les chaises. C'est ce que j'ai pu constater dans le livre des Recettes et Dépenses de la paroisse de Bar de 1886 à 1903 tenu par mon arrière grand-père Philippe Fricou de La Souleyrie. Cette participation financière des fidèles était appelée « relevage des chaises » et était demandée chaque année. Je ne sais pas quand s'est arrêté cet « impôt religieux », du moins il n'avait plus cours dans les années 50.

Les textes de l'Épître et de l'Évangile étaient lus en latin et lors des grandes fêtes et messes solennelles l'Évangile était chanté sur le mode uniforme grégorien. La traduction en était donnée au moment de l'homélie prononcée du haut de la chaire. Elle débutait par le signe de la croix suivi d'une courte prière, puis venait chaque dimanche une lecture de la liste des défunts depuis plusieurs générations, dans la limite je suppose de la mémoire des noms évoqués, que clôturait le traditionnel *De Profundis*, prière pour les morts en latin connue et récitée par cœur par tous les fidèles. Puis le prêtre communiquait les différentes informations et horaires concernant les offices de la semaine à venir et commençait ensuite son homélie du haut de la belle chaire octogonale en bois brun, arborant les sculptures figuratives des quatre évangélistes. Les moyens modernes de sonorisation n'existaient pas à l'époque, seul le toit de la chaire faisait office de caisse de résonance pour faciliter la perception de la voix du prêtre. Aussi avait-on accroché et adossé cette chaire au pilier gauche central de la nef à la construction de l'église. Lors de la restauration de l'intérieur de l'édifice réalisée en 1972 on a supprimé l'ancien maître autel en marbre blanc, la chaire et la Sainte Table de communion. C'est un agriculteur de la paroisse, Norbert Brianne de Cessetières, peintre amateur de grand talent, qui a réalisé la fresque de la Vierge sous la voûte du chœur.

La chorale des chantres était composée d'éléments de valeur vocale et musicale incertaine et ... à perfectionner ! Mais mon grand-oncle Elie garde-champêtre, notre voisin de village Gustave cantonnier, Félix plombier, Norbert et Raoul agriculteurs donnaient de tout leur cœur et de toute leur voix pour faire vibrer l'église de mémorables Gloria, Credo et Sanctus ! Sans se poser la question de justesse ou de rythme, ils étaient capables de chanter « a capella » un « Minuit chrétiens ! » ou un « *Dies irae* » .

Les Jeudis et Vendredis Saints voyaient également une nombreuse affluence à l'église. Les offices de ces deux jours avaient lieu en fin d'après-midi et une trêve était observée dans les travaux des champs. Notre curé Vieilledent, ayant la charge des deux paroisses, se faisait aider par un prêtre diocésain, professeur à l'Institut St Joseph à Villefranche, l'abbé Marquès, homme sympathique de toute petite taille, que les fidèles de Bar avaient amicalement surnommé « Marquéto ». C'est au cours de la messe du Vendredi Saint qu'était lu le long récit de l'Évangile

de St Jean relatant la Passion et la mort de Jésus. Plusieurs lecteurs se partageaient le texte; le prêtre tenait le rôle et la voix de Jésus, un chantre la voix de Pilate ou Caïphe, un autre les cris ou insultes des soldats romains, enfin et surtout l'irremplaçable Félix, plombier de son état, mais remarquable et inégalable lecteur. Par sa voix rocailleuse tirée du profond de sa gorge, ses « R » roulant contre son palais comme une crue de galets du Viaur, le rythme parfois haletant et hésitant d'un écolier, il communiquait à l'assistance une profonde et angoissante atmosphère de tragédie. Le recueillement était total, l'attention soutenue lorsque commençait à résonner son accent indescriptible sous les voûtes de l'église de Bar. L'apothéose du pathétique survenait au moment du récit du reniement de Pierre. Lorsque Félix devait prononcer les fatidiques mots « Alors le coq chanta ! », ses yeux larmoyaient, sa gorge se nouait et, haussant lyriquement sa voix, laissait échapper ces quatre mots comme une expiration funèbre et définitive suivie d'un court et inquiétant moment de silence. Toute l'assistance retenait son souffle et aussi son désir inavoué de sourire. On ne sut jamais pourquoi Félix ressentait et faisait partager une telle émotion à ce moment précis du texte de la Passion, le reniement de Pierre. Et chaque année nous revivions la même intensité dramatique et l'attendions avec plus de curiosité que de compassion réelle pour le lecteur.

Au cours de la journée du Samedi Saint, nous devions faire une visite de recueillement à l'église devant un des autels des bas-côtés, en mémoire de la mort de Jésus ; le Saint Sacrement du maître-autel y avait été déplacé et exposé en signe de deuil. Les cloches ne sonnaient plus et, selon la mythique tradition, elles étaient parties à Rome d'où elles ne devaient revenir que le jour de Pâques.

Le dimanche de Pâques était l'une des grandes, sinon la plus grande fête religieuse pour les chrétiens de Bar. Ils s'y étaient préparés les jours précédents par la confession à laquelle ils étaient venus nombreux faire leur « mea culpa » à l'oreille attentive du prêtre dans l'obscur et poussiéreuse guérite située à l'arrière gauche de l'église, dans ce coin sombre propice aux confidences et à la miséricorde. Et nous, enfants, redoutions ce supplice, obligés d'avouer à Monsieur le curé, qui nous connaissait parfaitement et connaissait tout autant nos parents, les petites fautes et coquinerie que nous aurions préféré taire par crainte qu'elles ne fussent dévoilées et soumises à correction et pénitence autres que spirituelles !

Il était de tradition, pour fêter dignement Pâques, de porter des habits neufs. Les jours précédents, nos parents nous « amenaient en ville » pour rajeunir nos vêtements, acheter robes et costumes adaptés à nos corps d'enfants à la croissance rapide.

La messe pascale était célébrée à 8 heures, avec tous les fastes liturgiques. L'autel resplendissait de l'or de ses tentures et des bouquets de fleurs de saison confectionnés par les marguillères; il bénéficiait pour ces grandes occasions de chandeliers plus nombreux et d'un grand tapis rouge recouvrant ses trois marches. Le prêtre officiant revêtait l'étole, la chasuble et le manipule dorés. La médie des chants liturgiques en latin, Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus Dei était le ton pascal très harmonieux et joyeux de la messe « *Lux et Origo* », lumière et source de vie. L'église faisait le plein de ses fidèles qui s'avançaient tous vers la Sainte Table pour la communion. Cette Sainte Table n'était autre que la balustrade en fer qui séparait le chœur de la nef. Les hommes d'abord, puis les femmes s'approchaient, s'agenouillaient sur la marche et prenaient dans leurs mains le voile de tissu blanc ornant la Sainte Table, le haussaient sous le menton en signe d'accueil mais surtout pour éviter que l'hostie ne tombe. Car selon l'ancienne pratique d'avant Concile, le prêtre déposait sur chaque bouche l'hostie consacrée.

Les sorties de messe voyaient une grande animation sur la place centrale et les rues du

village. C'était l'occasion de rencontres et discussions hebdomadaires entre les habitants, la plupart éloignés les uns des autres dans leurs fermes en semaine. Ils restaient de longs moments par petits groupes à converser. Certains se rendaient à la mairie, toujours ouverte les dimanches matins, pour des renseignements ou quelque acte administratif, et beaucoup parmi les hommes terminaient leur matinée chrétienne par un petit tour au bistrot autour d'un tapis de belote ou de bourre tandis que les femmes se pressaient dans les deux épiceries. La bourre était un jeu de cartes très prisé des anciens au cours des veillées d'hiver en particulier, mais je n'ai pas le souvenir de ses règles.

A onze heures, pour les grandes fêtes, était célébrée une seconde messe dite messe basse, sans musique ni chant. Y assistaient les fidèles n'ayant pu venir à la première en raison des diverses contraintes agricoles et nous, enfants de chœur, étions de nouveau appelés à servir au pied de l'autel.

Les Vêpres, du latin « *vespera* » après-midi, étaient célébrées vers 15 h. Il s'agissait d'un office au cours duquel étaient chantés cinq longs psaumes en latin, tous d'une mélodie plain-chant différente, chantres et chœur féminin se répondant en alternance. Suivait le Magnificat, hymne à la Vierge Marie, puis débutait la partie intitulée « adoration du Saint Sacrement ». Le prêtre retirait du tabernacle l'hostie consacrée et la plaçait dans l'ostensoir en vue de sa présentation aux fidèles. On entonnait alors le célèbre « *Tantum ergo Sacramentum* » sur une mélodie traditionnelle connue de tous pendant que l'officiant adressait un hommage parfumé vers l'autel à l'aide de l'encensoir par trois fois trois balancements précédés et conclus par une inclination respectueuse. Le prêtre montait alors à l'autel et, tourné vers la foule des fidèles, faisait un lent et cérémonieux signe de croix avec l'ostensoir dans ses mains : c'était la bénédiction finale suivie d'une brève prière, louange à Dieu et aux saints récitée en français et à genoux au pied de l'autel.

Le mois de mai était traditionnellement appelé en religion « mois de Marie ». Une ou deux fois par semaine, le soir à 20h30, nous nous rendions à l'église pour réciter le chapelet, ce qui consiste à dire cinq dizaines de « Je vous salue Marie » entrecoupées de cinq « Notre Père » et cinq « Gloire au Père, au Fils et au Saint Esprit ». Cette prière du soir durait environ quarante minutes et ne réunissait qu'une vingtaine de paroissiens du village même de Bar, essentiellement femmes et enfants. La célébration se terminait par le chant de l'Ave Maria de Lourdes.

Les trois jours précédant le jeudi de l'Ascension sont appelés jours des Rogations, du latin « *rogatio* » prière de demande. Cette fête était célébrée un matin très tôt par une procession sur un chemin ou une des routes de la paroisse avec arrêt à l'une des croix implantée à un carrefour et avec prières spéciales pour la protection des cultures et une bénédiction pour les biens de la terre. Tout au long du parcours de la procession le prêtre invoquait en chantant la litanie des nombreux saints du paradis et à chaque nom nous répondions « *Te rogamus audi nos* » nous te prions écoute-nous, sur une mélodie plain-chant connue de tous.

L'Ascension et Pentecôte, du grec ancien « *pentecostè* », qui signifie cinquantième jour après Pâques, étaient fêtées avec la même ferveur et le même faste liturgique. La couleur rouge était l'ornement de Pentecôte, symbole des langues de feu descendues sur les apôtres. La Fête Dieu revêtait au cours des vêpres une solennité particulière en raison de la procession solennelle. Le prêtre sortait de l'église, l'ostensoir en main avec l'hostie sacrée et marchait sous le dais porté par les quatre fabriciens et nous, enfants de chœur, nous précédions le cortège, croix et bannières en tête. Nous portions sur notre poitrine, soutenue par une lanière passée autour du cou, une petite panière en rotin remplie de pétales de fleurs de saison, roses, marguerites, coquelicots,

lilas... Tous les 100 mètres environ, à un signal donné, la procession s'arrêtait. Nous nous retournions vers le dais et lancions en l'air nos fleurs en direction du prêtre. Il y avait ensuite trois haltes importantes dans le village, à chaque reposoir. Un reposoir est une imitation extérieure d'un autel, avec croix, drap blanc, cierges, fleurs et agenouilloir. Le premier était situé à 50 mètres de l'église, devant l'ancien presbytère, le second au centre du village, le troisième devant la croix du « *sol naou* ». Chaque quartier s'affairait dès le matin de cette fête à la préparation de son reposoir pour qu'il soit le plus beau possible. A chaque halte de la procession, le prêtre déposait l'ostensoir sur le reposoir et récitait la prière rituelle. Le cortège repartait, toujours en chantant, en direction du prochain reposoir, la marche interrompue régulièrement par le lancer des fleurs. Dans notre enthousiasme de tout jeunes enfants de chœur il nous arrivait bien souvent de lancer tout le contenu de notre corbeille dès le premier arrêt.

Le temps religieux après ces fêtes était simplement appelé « dimanches après la Pentecôte » et en comptait 23 ou 24 selon le calendrier. La couleur ornementale du chœur et des habits sacerdotaux était le vert. Le cérémonial des messes était simple et la tonalité des chants latins suivait la mélodie, connue et chantée par tous, de la messe des Anges dite « *de Angelis* ».

De grandes et identiques cérémonies également pour le 15 août, fête de l'Assomption. Le mois d'octobre, surnommé « mois du Rosaire », comme celui de mai était la période de ces petites réunions de prières hebdomadaires que j'ai décrites, le soir à l'église.

Le premier novembre, jour de Toussaint, était honoré avec plus de ferveur encore. Les fidèles ayant toujours assimilé et confondu cette fête de tous les saints avec le souvenir de leurs défunts, l'église faisait le plein. Trois offices étaient célébrés : grand-messe matinale, messe basse à 11 heures et vêpres solennelles l'après-midi suivies de la procession au cimetière, croix et prêtre en tête du cortège. Cette tradition processionnelle religieuse s'est toujours maintenue jusqu'à nos jours.

La période précédant Noël est appelée Temps de l'Avent du latin « *adventus* » venue (de Jésus). Le violet était la couleur de l'autel et des habits du prêtre, symbole d'attente et pénitence. Les tonalités musicales passaient en mode mineur : nous chantions la messe dite « *Orbis factor* » ou d'autres similaires au caractère sonore sombre et élégiaque comme en temps de Carême.

Noël enfin ! Nadal en patois, directement et simplement dérivé du latin « *natalis* », alors que le terme et l'écriture en français posent problème aux philologues et linguistes. Il vient du nom d'une fête celte que l'on nommait Noio Helle, nouvelle clarté, fête qui célébrait le passage au solstice d'hiver. C'est cette date du 25 décembre qui a été choisie symboliquement par l'Eglise primitive pour célébrer la naissance de Jésus, en référence au renouveau de la lumière, le « *sol invictus* » ou soleil vainqueur.

Les jours précédents nous étions mis à contribution pour la préparation de la crèche de l'église. Notre effervescence était alors à son maximum. Nous courrions vers la colline du château à la recherche de houx fleuri et de mousse bien verte pour orner l'étable de l'enfant Jésus à naître. La paille pour l'âne et le bœuf était ramenée de l'une de nos granges. Une après-midi entière était nécessaire pour confectionner cette crèche que, chaque année, il nous tenait à cœur de bien réaliser. Elle trônait au pied de l'autel du bas-côté droit de l'église.

La traditionnelle Messe de Minuit était célébrée à l'heure précise de minuit ! Elle était annoncée une heure avant par le carillon des cloches. Nous sortions de la maison pour écouter ce joyeux tintement dans la nuit glacée de décembre et nous pouvions alors apercevoir de

nombreuses petites lumières sur le chemin de Laurélie. C'étaient les fidèles de ce hameau et des fermes plus lointaines qui s'avançaient à pied, torche électrique à la main, pour venir assister à l'office nocturne. Plusieurs kilomètres de marche, aller et retour, dans la nuit, le froid, parfois la pluie ou la neige, ne rebutaient pas ces courageux fidèles. Tous les dimanches, d'ailleurs, ils effectuaient les mêmes parcours pour être présents à leurs obligations religieuses. Mais cette nuit de Noël était particulière et ce scintillement de petites lumières qui se suivaient sur cette petite route de Laurélie avait quelque chose de magique et d'irréel comme le mystère de la Nativité.

A 23 heures 30 débutait l'office de la nuit de Noël par le chant « Venez Divin Messie » repris à pleines voix par les chantres et le chœur des femmes et jeunes-filles. Suivait la lecture de quelques textes préparatoires et les commentaires de l'officiant.

Minuit était enfin l'heure de la messe de la Nativité avec son célèbre récit de l'Evangile de Luc « En ces temps-là parut un édit de l'Empereur Auguste ordonnant de recenser toute la terre... ». D'abord chanté en latin sur le côté gauche de l'autel, sa traduction en était donnée en chaire avant l'homélie. L'abbé Marquès, prêtre coadjuteur pour les grandes fêtes, entamait alors d'une voix forte et très appuyée son prêche de circonstance. Mais la longueur de son discours et l'heure très tardive de cette messe occasionnaient parfois des assoupissements dans l'assistance et il n'était pas rare qu'on entendît un début de ronflement. « Abès pas entendu Guy qué rouncaba », n'avez-vous pas entendu Guy ronfler s'était exclamé en riant mon grand-père à la sortie d'une messe de minuit !

Le cérémonial des messes de fête comportait l'encensement fréquent de l'autel, du livre de l'Evangile avant sa lecture, de l'ostensoir au moment des vêpres. Dans ma « carrière » d'enfant de chœur j'ai souvent tenu le rôle de thuriféraire, du latin *thuris encens*, dérivant lui-même du grec *thùos* qui désignait à l'origine un bois exhalant un parfum agréable, et du latin *ferre porter*, celui qui porte l'encens.

Le jour de Noël, deux messes étaient célébrées, la grand-messe à 8 heures, la messe basse à 11, et les vêpres solennelles à 15 h.

Ce matin-là, dans ma prime enfance, c'était la découverte du cadeau apporté par le Père Noël. Des cadeaux, il n'y en avait pas beaucoup, un seul par enfant mais il faisait tellement plaisir ! Nous écoutions avec attention le récit de notre grand-père nous racontant la venue et la réception du Père Noël pendant la nuit. C'est lui qui l'accueillait, lui disait que nous avions été sages, lui offrait à boire et à déguster les délicieux « peccatsous » beignets frites à l'huile, préparés par maman, et nous montrait, comme preuve évidente de son passage, le plat à moitié vide ! Comment ne pas y croire !

Tout au long de l'année, une fois par semaine était célébrée une « messe d'âmes », ainsi nommée car elle était spécialement dédiée au rachat des péchés des défunts souffrant leur longue période de Purgatoire avant leur entrée au ciel et devait servir, par nos prières, à raccourcir cette attente. Comme il se doit, ma grand-mère n'aurait manqué à aucun de ces offices et surveillait que j'y assiste également et pieusement. Il fallait donc me lever un peu plus tôt que d'habitude, aller faire mes dévotions à jeun, retourner précipitamment petit-déjeuner à la maison pour ne pas arriver en retard à l'école. Et pendant les vacances scolaires, mêmes obligations, alors que la douceur de mon lit de vacancier m'aurait bien retenu quelques heures de plus !

Le denier du culte, don volontaire fait par les fidèles pour l'entretien du prêtre et sa subsistance, était versé en automne, période la plus propice sans doute car elle était celle des

récoltes de toutes sortes dans nos fermes. Il consistait encore dans les années 50 en dons en nature. Dans notre vallée du Viaur recouverte de ses vertes châtaigneraies il était effectué en châtaignes ! Les paysans entreposaient dans le hall de l'église leurs sacs avec la contenance qu'ils estimaient la plus juste à l'égard du dévouement spirituel de leur curé. Ce mode de rétribution s'est vite perdu avec l'arrivée du nouveau prêtre en 1956, Vieilledent, qui ne disposait d'aucun moyen de locomotion. Il demanda à ses fidèles de lui offrir leur participation de manière « plutôt » pécuniaire, ce qui devint alors la nouvelle habitude.

Les obsèques faisaient l'objet de plusieurs cérémonies funèbres. C'était en premier le glas qui annonçait le décès d'un habitant de la paroisse : ses tintements espacés créaient une atmosphère lugubre dans tout notre vallon. Si l'on entendait d'abord les seuls tintements de la grosse cloche, il s'agissait du décès d'un homme, les tintements plus aigus de la petite cloche avertissaient de celui d'une femme. Au premier son, beaucoup de personnes, dans les maisons ou dans les champs, se signaient en respect et mémoire du défunt.

Se déroulait ensuite la veillée funèbre autour du défunt, toute une nuit de prières et de consolations mutuelles. Le jour suivant, le glas continuait à se faire entendre de longues minutes, de façon triste et lancinante après les trois Angelus.

Pour les funérailles, tout le chœur de l'église et l'autel étaient parés de longues et sinistres tentures noires, le sombre catafalque dressé au centre de la nef comme un échafaud en attente du supplicié, tout un décor d'obscurité angoissante provoquant plus d'émotion que d'espérance chrétienne.

Le parcours du défunt de son domicile à l'église se faisait avec des moyens rudimentaires. Avant que la paroisse n'achète un corbillard d'occasion, dans les années 60, le cercueil était transporté sur char à bœufs. Depuis Nasbinals, Cureboursot ou la Joulinie dans la vallée du Viaur, le cortège funèbre durait près d'une heure.

La messe de funérailles, par son décor sombre, ses chants latins sur un ton mineur et élégiaque, provoquait plus larmes que réconfort. La seule intonation du glaçant « Requiem » en introduction de la cérémonie créait déjà une ambiance de tristesse. Le sentencieux « Dies irae » jour de colère, psaume si souvent et merveilleusement orchestré par les grands musiciens classiques, était chanté à l'unisson par des voix qui paraissaient et se voulaient si plaintives que l'émotion en était augmentée.

Et comme le décrivait et ressentait si bien Huysmans, écrivain de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, « *Le De Profundis gémissait, lugubre de même qu'un sanglot contenu, poignant ainsi qu'un appel désespéré de l'humanité pleurant sa destinée mortelle, implorant la miséricorde attendrie de son Sauveur* ». Lorsque retentissaient les notes du « *Libera me Domine de morte aeterna* » délivre-moi Seigneur de la mort éternelle, et surtout de la séquence finale du « *In paradisum deducant te angeli* » que les anges te conduisent au paradis, les larmes des familles endeuillées redoublaient car c'était l'instant du départ vers le cimetière.

Le transport du cercueil vers le cimetière, distant seulement de cent mètres, se faisait à bras d'hommes. Par tradition, les quatre plus proches voisins transportaient le défunt à sa dernière demeure. Un autre grand moment d'émotion pour la famille était celui de la descente de la bière dans le sinistre trou béant, les caveaux n'existant pas à cette époque. Les quatre porteurs passaient les cordes aux poignées du cercueil et dans un dernier effort le laissaient lentement s'enfoncer tout au fond de la tombe. Après quelques courts instants de silence mêlés de pleurs et

de soupirs, le prêtre saisissait la pelle du fossoyeur, la chargeait d'une poignée de terre qu'il lançait sur le cercueil, et celui-ci renvoyait une lugubre, angoissante et caverneuse résonance.

« *Memento homo quia*

*pulvis es et in pulverem reverteris* » souviens-toi, humain, que tu es poussière et que tu redeviendras poussière, paroles de conclusion du prêtre accomplissant ce geste symbolique sur la tombe du défunt.

« *Souvent, au bord d'une fosse où l'on descendait une bière avec des cordes, j'ai entendu le râlement de ces cordes ; ensuite, j'ai ouï le bruit de la première pelletée de terre tombant sur la bière: à chaque pelletée, le bruit creux diminuait; la terre en comblant la sépulture, faisait peu à peu monter le silence éternel à la surface du cercueil.* »

*(Chateaubriand - Mémoires d'outre-tombe)*

La semaine après les obsèques se déroulait la neuvaine. Toute la famille du défunt se réunissait pour lui rendre un nouvel hommage. L'église était toujours ornée de tentures noires et le catafalque dressé. Trois messes étaient célébrées: une première messe basse de recueillement au maître-autel pendant qu'un autre prêtre célébrait une messe de deuil dans une des chapelles latérales. Suivait la grand-messe chantée que clôturait la cérémonie de l'absoute avec encensement et aspersion d'eau bénite du catafalque, symbole du défunt.

Après la visite au cimetière, la famille se réunissait au domicile du disparu pour le repas de neuvaine qui devait se dérouler selon des codes et menus bien précis dont je n'ai pas le souvenir exact, mais qui interdisait la consommation de certains mets. Un moment de prières et de recueillement clôturait cette réunion familiale.

L'anniversaire du décès, ou « Cap de l'an », donnait lieu également à une cérémonie religieuse funèbre identique à celle de la neuvaine suivie de la visite au cimetière et d'un repas de famille réunissant proches et amis.

L'évocation ou rappel d'un mort se faisait, en patois, toujours par le mot « lou paouré » le pauvre, dans le sens de regretté : lou paouré papa, la paoura mama, expression qui conférait un sentiment de deuil et de souvenir perpétuels en mémoire de la personne disparue.

La paroisse de Bar, comme toutes celles du diocèse à tour de rôle, avait sa propre commémoration religieuse, non inscrite au calendrier officiel des fêtes confessionnelles, il s'agissait de l'Adoration qui se déroulait chez nous le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception. L'école du village, laïque, restait bien sûr ouverte mais aucun écolier ne s'y rendait ce jour-là. Tout le monde assistait aux offices, grand-messe le matin, adoration du Saint Sacrement et vêpres l'après-midi. Plusieurs prêtres du doyenné venaient participer à cette journée d'adoration pour lui conférer un aspect plus solennel.

Tous les dix ou quinze ans environ, chaque paroisse vivait une période spirituelle spéciale appelée « Mission » d'une durée d'une semaine. Elle consistait en cérémonies de prières et de réflexions animées par un Père de Vabres, congrégation diocésaine de religieux prêcheurs. Confessions, pénitences, messes et communion, réunions avec prêches et prières se succédaient tout au long d'une semaine. C'est à l'occasion d'une de ces missions que fut érigée en 1870 la grande croix face à l'église à la sortie sud du village de Bar.

Les cérémonies de mariages étaient, à cette époque, célébrées de préférence le matin ce qui donnait lieu à des agapes interminables à midi et le soir pour « clôturer » la journée. Le

cortège nuptial du domicile à la mairie puis à l'église se faisait à pied. J'ai le souvenir précis de l'une de ces processions familiales depuis une des fermes de la vallée vers le village de Bar pour amener la mariée en blanc au pied de l'autel : le parcours a nécessité plus de 45 minutes de marche sur un chemin poussiéreux. J'étais enfant de chœur à l'époque et, avec mes camarades, nous observions la progression du cortège vers l'église. A la fin de la cérémonie nous étions remerciés par de petites étrennes venant agréablement compléter notre argent de poche.

Les baptêmes, il y en avait encore à l'époque !, se déroulaient après la messe dominicale. Durant toute la cérémonie, Alfred faisait « trillar », carillonner les cloches pour informer toute la paroisse qu'un nouveau-né entrait dans notre communauté chrétienne. A cette occasion également les enfants de chœur bénéficiaient de la générosité des familles.

Le dimanche étant considéré comme un jour à part il était d'usage de s'habiller « du dimanche ». Tout le monde, grands et petits, revêtait sa tenue dominicale. Il n'eut pas été concevable d'aller assister à la messe avec les habits de la semaine. Quant à nous, enfants, on nous endimanchait du meilleur choix de notre petite garde-robe avec la recommandation d'en prendre bien soin jusqu'au soir.

Ce jour-là était observée et respectée une trêve dans tous travaux agricoles, comme un repos de jour férié, bien que ce terme fût inconnu du langage et des habitudes des anciens. La *trêve dominica* était, dans l'esprit des gens, simplement la trêve de Dieu, celle que l'on devait à la religion. Cependant, pour des cas bien précis d'urgences lors des gros travaux saisonniers, fenaison, moisson mise en péril météorologique, il fallait demander à Monsieur le Curé une autorisation spéciale pour déroger à ces habitudes sacrées et obtenir la permission pour sauver la récolte. Avec sa bénédiction je suppose !

La religion et sa pratique tenaient une place importante sinon prépondérante dans la vie, us et coutumes des habitants de Bar. Elles rythmaient le quotidien en se rappelant par la sonnerie des cloches matin, midi et soir, la vie hebdomadaire par la messe dominicale, le temps annuel par les fêtes majeures qui fixaient la chronologie des dévotions importantes, estimées nécessaires et incontournables dans leurs âmes de croyants. Les prévisions des travaux des champs étaient souvent programmées selon des dates faisant référence à une fête ou période religieuse: on ensencera les pommes de terre la Semaine Sainte, on attendra la fin des Saints de glace pour jardiner, on fauchera les foins après la Fête Dieu, à la Saint Médard l'hiver monte sur l'âne ou en descend, constatation prévisionnelle météorologique associée à l'influence bienfaisante de ce Saint élu du 8 juin, régisseur des pluies et bouleversements climatiques. Des pèlerinages complétaient la ferveur religieuse des paroissiens : on invoquait St. Blaise pour la protection des animaux, on se rendait régulièrement aux Infournats, une fois l'an un dimanche début septembre, prier la vierge spécialement pour la santé des jeunes enfants.

La croyance en la Divinité, même si tous les mystères et dogmes l'entourant étaient assez peu compris, maintenait l'espérance d'une vie en l'au-delà, espérance renforcée et confortée par chaque prêche dominical et principalement lors des rites funéraires distillant et laissant percevoir malgré paroles et chants de lamentation cet espoir ultime et éternel.